

FF La Laisinette-dessus

Si vous taper Laisinette sur l'espace offert par Google et que vous cliquez, vous ne tomberez que sur des propos de notre provenance. Que cela surtout ne nous empêche pas de vous emmener une fois encore à la Laisinette-dessus.

- Le chemin est bon qui y conduit, demandons-nous à notre agriculteur de Mouthe, propriétaire de la Laisinette-dessous dite Laisinette-Thiébaud.

- Pas de problème, c'est comme ici, tout au moins tant qu'il n'y a pas de neige.

Tu parles, Charles, le chemin est affreux, raviné, on y passe que juste, et surtout il nous gêne d'étrenner de cette manière parmi ces sentes scabreuses une voiture neuve qui ne demanderait qu'à être mieux gâtée.

Si fait que nous décidons de laisser celle-ci au bord du chemin, près d'une petite cabane sans fenêtre qui peut servir à quoi, ainsi sans lumière, et de poursuivre à pied.

Ce n'est pas long, dix minutes après nous arrivons en vue de la Laisinette-dessus. Ô surprise, ce n'est plus un chalet d'alpage, mais un véritable petit château, là, au milieu de nos montagnes. Tout a été refait, le toit, les murailles recrépîtes, les pierres du bas mises en apparence ou carrément réaménagées. Jamais vu un chalet de ce type, ni dans un état si ripoliné, que c'en est trop, et que là aussi l'âme s'est envolée.

Nous faisons le tour de la bâtisse, nous jetons un coup d'œil par une fenêtre, reculant aussitôt, non de frayeur, mais d'étonnement. Une jeune fille est là, qui bientôt se présentera sur le pas de porte, surprise par nos voix.

Elle nous indique qu'elle est là en vacances depuis une semaine avec son ami. Ô solitude. Celle-ci est-elle supportable ?

Ils ne seraient pas ennuyés une seule seconde !

Et bien tant mieux, simplement, que devant repartir bientôt, s'ils avaient du rester ici quelques semaines de plus, ils auraient compris à leur tour ce qu'est la vie dans la montagne, avec une solitude à vous fendre l'âme chaque soir où le soleil décline un peu plus tôt.

Ceci dit elle nous indique que le chalet d'alpage a été racheté en 1991 – quatre-vingt onze, c'est bien cela ? – et que le nouveau propriétaire y a fait aussitôt des travaux. Trop c'est trop, à notre avis, toit refait, tôles profilées grises, murs blancs, rien ne reste de l'ancien temps. C'est dommage. Mais à y bien réfléchir, mieux vaut peut-être cela qu'un chalet en ruine, dévoré par mille gouttières ayant rendu la poutraison en pleine déliquescence, et pour ne pas parler du reste qui serait dans un état épouvantable. Alors, sur quel objet portez-vous votre choix, cher Monsieur ?

- Je le dis, sur aucun. Le juste milieu, tout simplement.

Le matin est un peu frisquet. Notre aventureuse se rentre qui retrouvera peut-être la chaleur d'un bon feu de bois, espérons-le.

Et nous de tourner autour de cette bâtisse désormais pleine d'interrogations, même un peu bizarre quelque part, pour ne pas arriver à comprendre si elle est belle, ou si elle prête vraiment à une sérieuse discussion sur la manière de restaurer les chalets. On ne sait trop. C'est la première fois qu'un tel spectacle nous est offert.

Reste qu'à distance elle est belle quand même, avec ses deux portes voûtées et son grand toit qui monte haut. Il y a de l'espace, celui-ci suffisant pour entreposer quelques tonnes de fourrage. Et puis aussi d'offrir au bétail au cœur de l'été un endroit où l'on n'étouffe pas alors qu'on aurait dû le rentrer.

Il est difficile cependant de retrouver ici notre équipe de bergers telle que l'avait fixée notre photographe professionnel. D'autant plus que le cliché ne permet pas de découvrir si la porte restée à droite est voûtée ou si elle est simplement droite. En fait notre équipe s'est dissoute et l'on n'arrive plus à reconnaître, ni les lieux ni même l'ambiance. Et l'émotion est non de ce que l'on renoue en plein avec le passé, mais plutôt de comprendre que toute cette vie, avec de tels changements, se serait définitivement perdue. Reste juste quelques souvenirs et puis aussi ces écrits. Malgré tout.

Nos amodiataires de l'Épine-dessous et du Moulin, Rochat frères & Co, montaient alors, avant la première guerre mondiale, la Laisinettes-dessus qui constituait la base, les Loges-Dessus que l'on trouve au sud-ouest, et les Mauves, Grosses ou Petites nous ne le savons pas.

Quoiqu'il en soit, il s'agissait toujours, lors des rechanges, de ramener le fromage du jour dans les caves de la Laisinette-dessus, ce que faisait Jules Pierre avec l'oiseau, passant d'une montagne à l'autre, promenade forcée qui constituait à chaque fois un véritable petit voyage. D'agrément, on ne le sait pas.

Revenant sur le texte de Madame Dépraz que l'on découvre ci-dessous, avec toutes les imprécisions provenant d'une transcription, ou d'une conversation parfois un peu hâtive, quoique cette narratrice, au vu des événements purement historiques ne se trompe que peu, nous devons donc préciser que la Laisinette-dessus se nommait autrefois la Laisinette-Vuillet, et que la Laisinette-dessous s'appelait la Laisinette-Thiébaud.

Quant à toutes les montagnes de la région que la même famille monta, c'en est un véritable casse-tête, avec cette probabilité majeure qu'elle put amodier les Loges-Dessous, très vaste espace s'il en est, avec des possibilités d'alimentation pour un très vaste troupeau.



La Laisinette-dessus a certes belle allure, mais ce n'est plus tout à fait ça.







Un bel équilibre tout de même, en somme chalet à quatre pans dont la poutraison, si elle n'a pas été retouchée, doit être superbe.

Annette Dépraz, récit du 20 août 1975 sur les Laisinettes – avec récit et questions diverses, plusieurs personnes participant à la séance d'enregistrement.

Lucien Raguin, un homme de Rochejean, était venu fromager aux Charbonnières. Parce qu'anciennement, aux Charbonnières, la laiterie était en société ; elle ne marchait que pendant l'hiver. Elle avait donc engagé Lucien Raguin pour la saison. C'était lui qui avait fait les premiers vacherins aux Charbonnières¹.

- Ca remonte à la fin du siècle passé, vers les années 1890 ?

Je ne sais pas en quelle année. Les Charbonnières, c'était le berceau de la fabrication du vacherin. Ce Lucien Raguin, c'était un vieux garçon. Il avait une maison et un domaine à Rochejean. Il n'est pas revenu fromager aux Charbonnières, mais l'été, au chalet, il avait toujours conservé de bonnes

¹ Erreur, Mme Dépraz. Il y avait déjà belle lurette du temps de Raguin que le vacherin était connu et fabriqué aux Charbonnières et commercialisé sur les centres principaux du canton, Lausanne en particulier. Les débuts de la fabrication du vacherin sur sol suisse remontent au tout début du XIXe siècle.

relations avec les gens des Charbonnières, avec mes parents. On louait son bétail pour le joindre avec le nôtre. On avait des fois 90 à 120 bêtes à la Laisinette. Venait avec lui un Monsieur Tréhan. C'était un homme qui était riche, instruit, un homme bien. Il avait une nombreuse famille, entre autres un fils curé à Vaillens-sous-Yère, un village en France, je ne sais pas de quel côté. Et puis deux filles qui étaient sœurs en religion. Il était venu nous trouver des fois pendant l'hiver. Il nous avait raconté qu'une fois il avait été reçu par le pape. Ce n'était pas rien ! Il avait gravi les escaliers à genoux pour arriver vers le pape. Il avait un fils, Joseph Tréhan,. De père en fils, ils venaient toujours nous trouver. Et puis à la guerre de quatorze, ce Joseph Tréhan qui était marié, qui avait été mobilisé, était venu au Pont avec bien d'autres soldats français comme réfugiés. Il venait à la maison trouver le papa. Il avait pu rentrer chez lui à la condition de faire des transports gratuits avec son cheval pour la commune. C'était sa femme et ses filles, il n'avait que des filles, qui faisaient tout le travail ; car il avait un grand domaine. Lui, il devait travailler uniquement pour le pays.

- Qui c'était ce fameux sénateur de Mouthe dont parlait toujours le grand-père ? Je me souviens d'une histoire ; ils ne montaient pas de cochons, mais ils achetaient à Mouthe.

Ah ! bien voilà. C'était Joseph Thiébaud qui possédait la montagne de la Laisinette. Son père, C'était François Thiébaud. Il était marchand de vin, il avait beaucoup de propriétés. Son fils avait été élevé dans les lycées. C'était un Monsieur, C'étaient des gens riches. Pour l'été, on devait toujours acheter en France des porcs pour le résidu. On n'avait pas d'argent au chalet. Vous comprenez, c'était souvent ouvert. Alors quand ils avaient besoin d'argent pour les porcs, ils allaient chez Mme thiébaud. François Thiébaud était mort, Joseph était là, sa mère, une femme de là-bas s'appelait Clarisse. Quand il y avait la foire de Jougne, au commencement de juin où ils achetaient les porcs, ils partaient donc chez Mme Thiébaud pour demander l'argent. Alors elle demandait : « Combien vous faut-il ? Huit cents francs ? Et bien voilà ». Jamais ils ne nous ont fait signer un reçu, jamais.

- Formidable !

Et puis ce Joseph Thiébaud aimait beaucoup une demoiselle Vaucheret de Mouthe qui ne répondait pas à ses avances. Au bout de bien des années quand même, il s'est marié. Il a eu une petite fille Andrée, un seconde petite fille qui s'appelait Mathilde. Sa femme est morte à la naissance de Mathilde, la seconde. Joseph Thiébaud en a eu un tel chagrin, il est tombé malade, il est devenu une ruine, il est mort deux ans après. L'aînée, Andrée Thiébaud est restée. Sa grand-mère est morte. Ses parents, les Vaucheret, qui étaient marchands de chevaux à Mouthe, avaient pris la fillette. Et puis ensuite elle a été chez des parents à Pontarlier ou à Besançon ; elle est morte à 14 ans. On nous avait envoyé une carte avec sa photographie.

- Vous avez eu de bonnes relations avec la France ?

Toujours. Ainsi on n'a jamais eu d'ennui avec la douane pendant soixante ans. Mon frère Marcel, quand il allait à Mouthe des fois avec le My, il ne pouvait pas repartir. Tout le monde venait lui parler.

Je vais vous raconter. En 14-18, la guerre avait éclaté, le premier août. Tout le bétail était en France. Les gens partaient tous. Les troupeaux arrivaient pendant la nuit. C'était affreux. Les fruitiers avaient été mobilisés. Chez nous, ils étaient tous partis, sauf le grand-père qui avait eu une pneumonie une année avant et puis qui était monté au chalet uniquement pour surveiller. Et puis Jules-Pierre. Tout le reste était mobilisé. Il restait là-bas tout seul avec le troupeau, une cave de fromages et puis une quarantaine de porcs. Vous vous rendez compte ? Les vaches descendaient pendant la nuit. Des fois avec un homme. Chez mon beau-père avaient mis leur bétail aux Laisinettes. Elles étaient revenues à la maison seules. Mais les génisses qui n'avaient pas l'habitude... mon beau-père était allé les rechercher jusqu'à Apples. Elles avaient suivi le troupeau. Personne pour les conduire. Quelle salade !

Voici que le grand-père du Moulin était tout seul au chalet, parce que Jules-Pierre avait du descendre. Il fallait savoir que faire de notre bétail. Quand Jules-Pierre était descendu, les fenaisons n'étaient pas faites. Il faisait un temps épouvantable. On avait fini de fener au mois de septembre. On avait peut-être cinq ou six chars de foin de réduit. Tout le bétail qui arrivait. Pas de foin. Où fallait-il le caser ? Les gens des Charbonnières qui avaient des montagnes sur Suisse avaient pris le nôtre. Jules-Pierre... c'étaient les Audemars du Brassus qui les avaient prises aux Landes. Fallait donc tout recaser son bétail. Au Séchey, chez mes beaux-parents, ils avaient pu garder le leur sur le pâturage du village.

Et puis voici que mon père était donc tout seul là-haut avec les porcs et la cave à fromages. C'est qu'il y en avait une certaine quantité. Il fallait les soigner. Et puis voici qu'il y avait aussi un domestique d'un autre chalet qui avait passé. Le grand-papa lui avait dit s'il voulait rester avec lui. Le grand-père du Moulin qui voyait clair s'était méfié que ce n'était pas un homme tant correct. Parce qu'il voyait qu'il regardait la malle. Il avait réussi à vendre quelques porcs en France. D'habitude on en descendait quelques-uns pour notre usage, pour engraisser. Il en restait huit là-haut. Plus rien à leur donner à manger. Le bétail était loin. Plus de résidu. Alors ils avaient raperché des orties à travers la montagne qu'ils leur cuisaient. Ils les donnaient aux porcs. Le domestique, qui pensait qu'ils avaient vendu des porcs, dit un jour au grand-père :

- Oh ! il vous faudrait peut-être aller chercher des orties, et puis après, quand vous serez revenu, ce sera à mon tour d'aller.

Il est parti. Et puis le grand-père Charles avait pris l'argent de la malle et avait été le cacher sur le solin. Il avait laissé la malle entr'ouverte. Et puis quand il était revenu, le domestique lui avait dit :

- Oh ! moi, j'en ai assez de rester là. Je vais filer sur Suisse.

Le grand-père lui avait dit :

- Ma foi, c'est comme vous voulez.

Quand il est parti, le grand-père est allé regarder la malle qui avait été fouillée !

Et puis tous ces porcs... Voilà que le grand-père du Moulin était bien lié... on dépendait de la douane de Petite Chaux, un village au vent de Mouthe. Petite-Chaux, Chaux-Neuve... La route actuelle qui traverse le Risoud n'existait pas. Il y avait un vieux chemin. Il fallait bien aller avec les chars. Le chef de la douane de Petite-Chaux, un dénommé Canel...

- Les Canel viennent de St Gingolph.

Ce Canel, il a passé encore souvent au chalet. Il savait qu'on était correct. Il avait de bonnes relations avec le grand-père. Le papa lui avait dit :

- Que veux-tu qu'on fasse ? Les Français ne veulent pas qu'on sorte les porcs à cause de la guerre. On a acheté de la farine à Mouthe, il n'y a plus rien. On ne trouve plus rien à manger. Que veux-tu qu'on fasse avec les porcs ? Il faudrait que je puisse les passer en Suisse pour notre usage...

- On a toujours eu des bons rapports et tout. Je vais faciliter la chose. Mais motus ! Je n'enverrai point de patrouille à tel ou tel endroit, tel jour et telle nuit. Alors je vous dis exactement le chemin.

Chez nous ne savaient pas tant le chemin. Et puis il y avait pas loin de la Laisinette, une maison au bord de la route, une gargote. C'était un type, on lui disait Salin. Il tenait cette gargote là, au bord de la route. Et puis de temps en temps, quand il manquait un domestique au chalet, il allait pour le remplacer. C'était un contrebandier. Alors ils sont allés lui demander s'il connaissait le chemin.

- Bien sûr, qu'je l'connais !

Ils lui ont demandé s'il voulait les conduire moyennant... tu comprends, il fallait le payer ... que oui, qu'il irait leur montrer le chemin. Le grand-père était, tu sais, bon, il était allé prévenir le Gros Elie. C'était un homme des Charbonnières qui tenait le chalet voisin, sur Les Loges, qui était dans la même situation. Il était donc allé lui dire s'il voulait profiter de l'aubaine. Il avait été là-bas. On a Jules-Pierre, le Gros Elie et avec Salin qui se mettent en route un soir, C'était par les sept huit heures, avec des porcs fous. Ce qui n'est pas facile à mener. Savez-vous quand ils étaient arrivés aux Charbonnières ?

- A sept heures du matin ?

Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi !

Le chemin les avait amenés direct sur le Solliat. Ils avaient traversé le Risoud derrière le Solliat, et puis y avait fallu revenir. Et les cochons, vous savez comme ils sont !



A la Laisinette-dessus, la grande équipe. Debout, de gauche à droite : Curtet, un armailli fribourgeois – Louis Rochat, le cousin germain de Paul Rochat – Paul Rochat, dit Senat, fils de Charles Rochat – Charles-Jules Frédéric Rochat dit « Tierlu » ou « Tcherlu », amodiataire (ou amodiataire) à la Laisinette, né le 9 janvier 1841, décédé le 26 (ou 16) décembre 1917. Personnes assises, de gauche à droite : Brocard – Fernand Rochat dit « Ciubet ou Tchubet », de l'Epine-Dessous, plus tard mari de Louis Rochat-Girod – Jules-Pierre de l'Epine-dessous, fils d'Henri Rochat du Moulin, cousin germain de Charles Rochat Tcherlu (voir aussi note de fin d'ouvrage).

Note complémentaire sur la photo de l'équipe des fruitiers de la Laisinette : L'équipe des fruitiers à la Laisinette-Vuillet, en France. La saison d'alpage en 1906. La montagne comprenait ou avait compris au cours des âges : La Laisinette Vuillet, Les Loges-Dessous, la Bien-Aimée, les Mauves, Le Cernoir, autrement dit le Senat – est-ce de là que tint son surnom de Senat Paul Rochat, fils de Charles ? – Le fromage fabriqué était acheté par Carrez de Mouthe, Jaquin (France) et Rochat-Golay au Pont. Le jour de la montée étaient aussi invités Jules-Moïse Rochat, père de Henri Rochat-Golay marchand de fromages, ainsi que le maire de Mouthe. C'était Charles Rochat dit Tcherlu, père de la narratrice, qui fromageait.

- Tu avais raconté une fois, il y avait eu de la neige et les vaches étaient enfermées...

On avait donc trois montagnes, La Laisinette, le chalet voisin, c'était la Bien-Aimée ; avec ce chalet de la Bien-Aimée, il y avait six poses de champs que l'on allait fener toutes les années.

Dans le vallon... je vous ai montré, Jean, où il y avait la bifurcation pour aller sur les Roches.

- Oui, chez Cornet.

C'était la tante Ballon, c'était là la Laisinette Thiébaud. Nous, c'était la Laisinette Vuillet. La Laisinette Thiébaud, c'était une ferme qui ne se fermait pas de toute l'année. Ils avaient là-bas une vingtaine de poses de champs, et puis les champs que l'on fenait jointaient ceux-là. Quand on avait fini de fener aux Charbonnières, on allait fener à la montagne. Une affaire d'une semaine quand il faisait beau temps. Et puis en automne tout le bétail qui était loué étant descendu, alors le grand-père restait avec Jules-Pierre à la Bien-Aimée avec notre bétail où ils fabriquaient des vacherins. Quand l'automne était beau, l'herbe poussait encore. Ils pouvaient pâturer encore tout le mois d'octobre. Ils pouvaient rester encore tout le mois de novembre pour manger le foin. C'était un revenu.

Alors si l'automne était vilain, que l'herbe ne pousse pas, ils devaient redescendre plus vite.

Une année, ils avaient pu rester jusqu'à la fin de novembre. Puis ils étaient montés pour la descente, pour aller chercher les bagages et pour faire redescendre le bétail. Pendant la nuit il se met à neige, à neiger, mais c'était affreux, affreux. On se disait :

- Comment veulent-ils redescendre ?

Il fallait descendre parce qu'on avait la permission de rester jusqu'au premier décembre. Par les trois heures de l'après-midi on commence à entendre le tintement sourd des clochettes pleines de neige. Les vaches arrivaient à la file indienne. A neuf heures du soir le grand-père arrivait avec le cheval et le traîneau. Il avait du s'arrêter six fois pour donner de l'avoine au cheval. Ils étaient partis après les vaches pour avoir une piste pour le cheval. Ils étaient arrivés... oh ! monté ! vous savez, c'était dur...

En fait de contrebande, moi je me souviens d'une chose qui m'avait beaucoup surpris. J'ai été une seule fois aux Laisinettes. Papa était venu, maman était là, Sisi, il y avait la Louise Girod. On avait pris le char, il avait attelé le cheval et papa nous avait dit : « Je me demande s'il va se souvenir ». Parce qu'en haut de la côte, chaque fois il lui donnait du sucre. Et bien le cheval s'est arrêté sans qu'on lui dise rien. Il s'est retourné, le père lui a donné son sucre. Il est reparti. Mais en arrivant à la Laisinette, la grosse Louise, elle avait quand même sous ses jupons du Garibaldi...

Parce vous comprenez, tout le monde fumait, dans le temps. Chaque personne avait le droit d'avoir un paquet de tabac entier et puis un autre ouvert. A la montée, toutes les personnes à qui on louait du bétail l'amenaient, et puis il y avait une grande fête, là-haut, au chalet. La montée... on était des fois une soixantaine là-haut. On tuait un veau. On cuisait un jambon, trois ou quatre gros saucissons. On faisait ça au Moulin ou à l'Epine. On débitait le veau pour le cuire. Les

douaniers français venaient souvent dans les montées, tu comprends, pour profiter du repas !

Voici qu'une année, il y en avait cinq qui avaient bien mangé. Aussi bien des Français qui venaient de Petite-Chaux, en Champvents, une ferme tenue par des Favroz qui avaient une famille nombreuse... Il y avait un type, là-bas, qui n'avait jamais fait d'apprentissage. Et bien il avait construit la pompe à incendie pour le village de Petite-Chaux. Il nous avait fabriqué une machine à battre. Il rangeait des horlogers. Il avait une adresse formidable.

Les gardes-frontière étaient là. Naturellement tous les gens suisses qui montaient au chalet, on leur donnait à chacun deux paquets de tabac. Ils avaient le droit. Pour que les fruitiers aient leur réserve pour l'été ou pour une partie de l'été. On était arrivé là-bas, les lits étaient prêts. C'étaient des paillasses et puis il disait aux gens :

Mettez les paquets de tabac là-dessous.

C'est qu'une fois les cinq douaniers ont été bien gobergés, ils ont dit :

- Eh ! bien, on veut vérifier s'il n'y a pas de contrebande dans le chalet.

Et puis les voilà qui se mettent à fouiller. Ils fouillaient dans les paillasses. Ils ne les ont pas soulevées ! Quel culot il fallait avoir !...

Ils faisaient deux fromages par jour, parfois trois au mois de juin, quand il y avait 80 à 90 bêtes.

Quand ils avaient pâturé pendant 15 jours à un chalet, ils remuaient. Les fromages restaient toujours à la Laisinette. Quand il était aux Mauves, ou bien aux Loges, Pierre arrivait avec l'oiseau, tu sais, pour porter les fromages. Il fallait les tourner et les frotter tous les jours. Et surveiller la température de la cave.

Jamais on a eu de rebut. C'était mon père qui fromageait. Il fallait toujours se gendарmer avec les marchands de fromages pour en garder pour notre usage. Mais il y avait dans certains chalets, quand le fromager ne savait pas tant bien son métier, des fromages qui gonflaient. Il y avait bientôt des belles pertes, c'était un métier.

Vous comprenez, à la Vallée, avant que l'industrie ne se développe autant, dans la commune du Lieu surtout, les gens travaillaient au sertissage. Ils étaient lapidaires. Alors les gens avaient chacun deux ou trois têtes de bétail. Ils étaient contents quand ils pouvaient avoir un peu d'agriculture, parce que ça les rendait un peu indépendants. Alors mes parents avaient développé l'agriculture. Ils s'étaient mis amodiataires pour être un peu plus libres, et puis pour pouvoir faire quelque chose.

Vous savez, mes parents, à présent, ils auraient gagné davantage, parce qu'à ce moment-là, il n'y avait point d'assurance pour la fièvre aphteuse. Il n'y avait rien. Il y avait des années, quand il y avait la fièvre aphteuse, on perdait du bétail. Le bétail ne donnait pas de lait. On ne pouvait pas fabriquer beaucoup de fromages. Alors il fallait payer quand même la location de la montagne, tout la même chose. Et puis il n'était pas question de demander quoi que ce soit. On

n'avait jamais rien demandé. Je me rappelle qu'une fois, j'étais gamine encore, l'oncle Henri, tu sais, c'était le patriarche à l'Épine, et puis ça fait que voilà que les vigneronns avaient été grêlés. Ils avaient ordonné une collecte. C'était comme la collecte des incurables dans le temps. La collecte pour les incurables qui se faisait chaque année. C'était le pasteur avec un municipal qui passait dans toutes les maisons pour récolter les fonds.



Charles Rochat dit Tcherlu, fils de Charles, petit-fils de Charles, le père de la narratrice. Il se trouve assis derrière la ferme des Saïset, à côté du collège. La porte, que l'éditeur vient d'aller contrôler – 4.10.2007. – est restée très exactement pareille à ce qu'elle est sur cette photo, à un clou près !

Ca fait qu'on avait eu la fièvre aphteuse à ce moment-là. On avait fait une grosse perte. Ils arrivent à l'Épine pour la collecte... l'oncle Henri... et bien jamais quelqu'un n'a été renvoyé sans notre part en don. Mais cette fois il n'avait rien donné. Et bien voilà pourquoi. Il avait dit :

Nous avons souvent la fièvre aphteuse. On ne retire jamais rien, on ne demande jamais rien. On supporte notre perte. Et bien je trouve que les vigneronns qui gagnent beaucoup plus que les amodiataires peuvent supporter leur perte.

Il avait dit ça. Et puis le pasteur avait dit :

- Et bien je vous comprends parfaitement.

Vous savez, les prix des fromages, ils sont fixés à présent. Un laitier est sûr de ne rien perdre s'il fabrique bien. Mais les prix n'étaient pas fixés en ce temps-là. Des années on les vendait 60 francs. On ne gagnait rien du tout. Alors quand ils les vendaient noinante francs, c'étaient les 100 kg ou bien était-ce les 50 kg ? On disait le quintal, parce que des fois le quintal, c'était cinquante kilos. Le quintal métrique alors c'étaient les 100 kg. Quand ils les vendaient noinante francs, c'est alors qu'on réalisait des fois des bons bénéfices. Mais vous savez, les gens ont beaucoup lutté pour faire leur situation. Rien ne se perdait.

Je garde de ma famille, de mes parents, le souvenir de gens d'une honnêteté... mais parfaite. Et tout le temps que mon père a été à la montagne, on a toujours eu affaire avec les mêmes gens. Ceux qui nous louaient le bétail. Donc s'ils avaient été mécontents...

Il y avait les Chappuis du château de Cuarnens ; le syndic de Cuarnens. On avait fait des relations d'amis. Chez Jérémie, aux Charbonnières, c'étaient eux qui amenaient le bétail. Ils allaient à la montée. Ils partaient des fois à deux heures du matin de Cuarnens. Ils allaient jusqu'au chalet. Puis, pendant l'été, ils venaient voir une fois la montagne.

Paul Chappuis était dragon à l'armée. Il était venu avec son cheval jusqu'à la Laisinette. Puis il avait été pris par les douaniers, parce que pour aller avec un cheval là-haut, il fallait avoir un ? à caution. Il n'avait pas le droit d'aller avec son cheval à travers la montagne. S'il avait été sur la route jusqu'à Mouthe, il allait à la douane, on ne lui disait rien. Mais alors il divaguait dans les terrains. Les douaniers l'avaient pris. Ils l'avaient emmené à Mouthe. On ne le voyait pas arriver. Le voilà qui arrive presque à minuit. Il avait du payer une puissante somme. Il avait du dire qu'il était à notre chalet. Le papa avait été parler à la douane. Pour qu'on dise que c'était sa monture, que c'était un cheval de l'armée. Il fallait arranger les choses.

Pour faire la montée, pour pouvoir monter au chalet, toutes les années il fallait écrire à Besançon pour avoir l'autorisation de mener le bétail en France. Puis alors ils nous donnaient l'autorisation. Alors on fixait le jour avec la douane à Mouthe ou à Petite-Chaux. Tandis qu'à présent, il y a le syndicat d'élevage... le syndicat d'amodiataires. Ils passent presque tous avec des camions... le bétail... il y en a cependant encore qui montent à pied.

Le jour de la montée le village des Charbonnières était envahi par les troupeaux. Parce qu'ils stationnaient là pour manger, pour déjeuner. Ils partaient au milieu de la nuit. De Cuarnens, et encore de plus loin, de Cossonay, de partout. Alors ils stationnaient aux Charbonnières. Les troupeaux étaient parqués autour des hôtels. Oh ! quel commerce par les Charbonnières. Il y avait des troupeaux de cent bêtes qui stationnaient là pendant deux heures de temps. Un partait, un autre arrivait. Il y avait de la vie.

Les gens allaient à la foire de Cossonay des fois à pied pour acheter des choses, des peaux de caillet, pour faire la présure. Pendant des années il fallut aussi aller à Pontarlier, quand il y avait des embêtements avec la douane.

Une fois mon père était allé à pied à Pontarlier. Le lendemain, il était reparti pour Cuarnens pour s'arranger pour la montée. Ils avaient l'habitude. La vie était toute autre.

Par les Charbonnières il y avait de nombreuses familles. Les gens vivaient de peu, et puis tout l'été, les enfants de ces nombreuses familles, ils allaient comme bergers en France. Ils partaient... la grande rentrée, c'était le premier novembre. Ça fait que le premier novembre l'école se remplissait. Il y avait ces gamins qui revenaient de France. Où as-tu été garder les vaches ? A Mignovillard, à Rochejean, à Villedieu. Ils racontaient leurs choses. Il y en avait qui parlaient comme là derrière ; ils avaient pris l'accent. Les congés de berger, pour gagner quelque chose. Depuis le début de juin. Ils avaient été loin pour tout l'été. Pour gagner des fois cinquante francs, une paire de souliers. C'était le bienvenu.

Je me rappelle qu'à l'Epine, on avait la Roche qui allait avec les maisons de l'Epine. Il y avait trois parts. La part de mon grand-père et la part de l'oncle Henri. Puis chez Mamiët avait une part. A l'Epine-dessus, ils avaient des parts un petit peu plus petites. Puis alors ils y avaient une ou deux vaches chacun. On engageait un petit berger. Il avait cinquante francs pour gage.

Ben les Zinger du Pont... vous savez, le père Zinger, c'était un employé de la gare qui y a passé toute sa vie. Et bien Jules Zinger, Gustave Zinger, ils ont tous été bergers à l'Epine. Ils avaient une nombreuse famille, ils gagnaient peu en ce temps-là. C'étaient de gentils enfants. Ils étaient bien à l'Epine, parce qu'ils étaient traités comme les enfants de la maison. Alors les parents, ils disaient : - Ils gagnent leurs souliers, quelque chose, et puis ils sont nourris ; ils sont bien là.

C'étaient des enfants intelligents. Ils ont été dans les gares... Il y en avaient aussi du Lieu, y avait un Fernand Meylan qui est conseiller de paroisse au Sentier maintenant. Il était petit berger à l'Epine. On n'avait pas de peine à trouver des petits bergers.

